

François Bougon
DANS LA TÊTE DE
XI JINPING

essai

SOLIN
ACTES SUD

à Julie

INTRODUCTION

LE “RÊVE CHINOIS”

L'image est saisissante, même si sa signification n'a pas été pleinement prise en compte en France. Le numéro un chinois, Xi Jinping, accompagné de son épouse, la chanteuse vedette Peng Liyuan, est reçu avec faste au château de Versailles. Le 27 mars 2014, au dernier jour d'une visite officielle célébrant le cinquantenaire des relations diplomatiques entre Paris et Pékin, la République française ne lésine pas sur les moyens pour recevoir, dans le palais de Louis XIV, le nouvel empereur communiste.

Le président français, François Hollande, se fait même guide d'un soir, montrant au couple les splendeurs de la galerie des Glaces, vidée de ses habituels visiteurs, en particulier des innombrables groupes de touristes venus d'Asie. Cette visite à Versailles est une demande expresse du ministère de la Culture chinois. Côté français, on y voit le retour d'un usage : le général de Gaulle, celui-là même qui avait décidé de nouer des liens diplomatiques en 1964 avec la Chine communiste, avait une prédilection pour cet endroit, où il recevait systématiquement ses hôtes étrangers. Mao n'avait jamais pu se rendre en France. Qu'à cela

ne tienne, Xi répare cet oubli de l'histoire. Mais plus encore, il lave un affront remontant à 1919. C'est en effet dans la galerie des Glaces que fut signé le traité de Versailles, dont l'une des dispositions – l'attribution aux Japonais de la province orientale du Shandong, colonisée par les Allemands – avait provoqué une mobilisation de la jeunesse chinoise : le mouvement du 4 mai 1919 fut un événement fondateur pour les nationalistes et les modernistes du pays. Deux ans plus tard, certains d'entre eux participèrent à la création du Parti communiste chinois. Une belle revanche pour Xi Jinping, dont le nationalisme constitue un ingrédient puissant du corpus idéologique.

Mais qui est-il, cet homme qui a accédé à la tête du Parti en 2012 avant d'être adoubé, un an plus tard, président de la République populaire de Chine ? Sans avoir peur de se tromper, on peut dire qu'il est d'abord le "produit" d'un système, celui né de la guérilla de la fin des années 1920 dans les montagnes du sud-est du pays et victorieux des nationalistes de Tchang Kaï-chek après la Longue Marche et la guerre civile. Traditionnellement, le pays classe ses dirigeants en générations. Mao Zedong, le révolutionnaire et fondateur de la République populaire de Chine en 1949, appartient à la première. Il plaida pour la révolution permanente, plaçant la lutte des classes au cœur de sa politique, mobilisant le pays dans des campagnes inlassables et l'entraînant dangereusement au bord de l'éclatement et du chaos au cours de la Révolution culturelle. Deng Xiaoping, "le Petit Timonier", a présidé la deuxième, qui eut à réparer les folies meurtrières de Mao en ouvrant le pays au capitalisme et en posant les bases de

son renouveau économique. Jiang Zemin fut porté à la tête de la troisième par Deng après une crise interne au Parti provoquée par le mouvement démocratique de Tian'anmen qui se résolut par une répression sanglante et la mise à l'écart des partisans d'une réforme politique plus audacieuse. La quatrième a été personnifiée par un dirigeant dépourvu de charisme, l'ingénieur Hu Jintao. Par contraste avec cet immédiat prédécesseur, Xi Jinping, représentant de la cinquième génération, frappe les esprits : il a indéniablement plus de relief. Il possède même exactement ce qu'il faut de personnalité et de brio pour avoir pu gravir sans encombre tous les échelons du Parti sans passer néanmoins pour un individu dangereux aux yeux de ses rivaux potentiels. Cette juste adéquation à un système et à une époque le rend particulièrement intéressant.

D'autant plus qu'il est le dirigeant chinois qui concentre le plus de pouvoirs, depuis Deng, à la fois comme numéro un du Parti, puis comme président. Il s'est imposé à ce poste selon la tactique éprouvée par tous ses prédécesseurs : en prenant soin de ne pas commettre d'impair et en soignant les "anciens", les caciques, comme le nonagénaire Jiang Zemin. Pour parvenir à contrôler cette immense machine bureaucratique qu'est le Parti et à circonvenir les éventuelles oppositions, il a vite mis en place un certain nombre de "groupes dirigeants", qui lui rendent compte directement : en novembre 2012, la commission consacrée aux affaires taïwanaises et aux affaires étrangères, puis, un an après, celle des réformes économiques. En janvier 2014 est créée la commission sur la sécurité nationale, un mois plus tard, le groupe sur la cybersécurité

et l'informatisation, suivi de celui sur la défense nationale et la réforme militaire, et enfin, en juin, de celui sur les affaires économiques et financières... Cette stratégie d'encerclement se révèle payante. Peu à peu, ces commissions spéciales lui permettent d'imposer ses idées aux instances traditionnelles du Parti, comme le Comité permanent du Bureau politique, où il doit composer avec les représentants des différentes factions, lesquelles ont pour origine des dissensus politiques ou des rivalités de personnes.

Xi Jinping est également un *hongerdai*, littéralement un “rouge de la deuxième génération”, le fils d'un révolutionnaire de la première heure. L'histoire l'attend à son tour : il est amené à présider les destinées de la deuxième économie mondiale au moment même où le régime doit trouver un nouveau modèle de développement. Mao agitait la lutte des classes – “La révolution n'est pas un dîner de gala” –, Deng et ses successeurs, le marché – on leur doit l'invention du célèbre oxymore “économie socialiste de marché” –, Xi doit, lui, trouver sa formule innovante. On verra que cette légitimité par le sang n'est pas de trop pour qui va livrer bataille sur le terrain idéologique.

Au moment de son arrivée au pouvoir, le temps presse. Le Parti est inquiet pour sa survie. À quoi le sent-on dans un régime à bien des égards aussi opaque que le Vatican? À certaines lectures. Wang Qishan, chargé de la lutte anticorruption au sein du Parti, distribue alors à tout va des exemplaires du livre d'Alexis de Tocqueville *L'Ancien Régime et la Révolution*. Ainsi lancée, la traduction de cet ouvrage de 1856 devient un succès de librairie. Or qu'y défend le philosophe

français? Essentiellement que la royauté a été emportée par la Révolution alors même que le pays était prospère et que des réformes avaient été engagées contre la corruption et les inégalités. Cela sonne comme une mise en garde pour la Chine d'aujourd'hui.

Xi l'a-t-il lu sur la recommandation de son ami Wang? Difficile de le savoir. Le pouvoir en Chine s'est refermé à mesure que le pays s'affirmait sur la scène internationale. Jiang Zemin n'hésitait pas à accorder des interviews aux journalistes étrangers, Hu ne le faisait qu'en groupe et au compte-gouttes, Xi, lui, n'en donne jamais aux médias occidentaux et ses proches conseillers sont inaccessibles. En revanche, il écrit beaucoup. Depuis qu'il a commencé comme simple cadre local dans les années 1980, il n'a jamais cessé de signer des articles, des livres ou des discours.

Le 1^{er} octobre 2014, jour de la fête nationale, a d'ailleurs été publié un volume de plus de cinq cents pages rassemblant, sous le titre *La Gouvernance de la Chine*, des discours et autres textes de Xi Jinping, compilés par le bureau d'information du Conseil des affaires d'État (gouvernement) et le bureau de recherche sur les documents du Parti communiste chinois. Xi s'y exprime sur un ensemble de sujets, allant de la politique intérieure à la diplomatie. Des éditions étrangères ont vite été disponibles, notamment en français. Sur la couverture (identique quel que soit le pays) se détache un portrait du numéro un chinois qui ne manque pas d'évoquer ceux de Mao réalisés dans les années 1960 quand le culte de la personnalité battait son plein. Facilement repérable, le livre a défrayé la chronique quand les médias officiels chinois ont publié une photo montrant

le bureau de Mark Zuckerberg, prise lors d'une visite du censeur en chef chinois Lu Wei au siège californien de Facebook : un exemplaire de la version anglaise s'y trouvait en bonne place...

Si Xi a pourfendu, à ses débuts, la langue de bois et le style empesé en usage au sein du Parti, il s'y est aujourd'hui complètement rangé. Ses discours ne se distinguent par aucun effort d'élégance. Il s'est mis en conformité avec les pratiques du Parti, s'est glissé dans sa lourde gangue stylistique, en reprend même les tics les plus horripilants, comme cette forme de "novlangue" où tout se veut neuf ("nouvelle normalité"), forcément dialectique ("double non-négation") et où aucune réalité ne peut échapper à une déclinaison en plusieurs points ("quatre consciences", "quatre totalités" ou "quatre complètement", "huit obligations", "deux études et un comportement"...). C'est pourtant dans ces déclarations que se logent les inspirations et les orientations de Xi Jinping, c'est là qu'elles sont, tout du moins, repérables.

Xi Jinping ne fait pas qu'écrire. Il lit également beaucoup. C'est en tout cas ce qu'il affirme. Ses déplacements à l'étranger sont d'ailleurs l'occasion pour lui d'étaler ses connaissances en littérature. En 2015, en visite aux États-Unis, il explique avoir lu *Le Sens commun* du révolutionnaire Thomas Paine, mais aussi les ouvrages de Henry David Thoreau, Walt Whitman, Mark Twain et Jack London ainsi que d'Ernest Hemingway. "J'ai été fasciné par *Le Vieil Homme et la Mer* et ses descriptions du vent qui souffle, de la pluie battante, des vagues qui rugissent, du petit bateau, du vieil homme et des requins. Donc,

quand j'ai visité Cuba pour la première fois, je me suis rendu tout spécialement à la digue de Cojimar où Hemingway a écrit le livre. À ma deuxième visite, j'ai fait un tour au bar que Hemingway fréquentait et j'ai commandé un mojito, son rhum favori avec des feuilles de menthe et des glaçons. Je voulais sentir par moi-même ce qu'il ressentait et voir à quoi ressemblait l'endroit où il écrivait. Il est important de faire un effort pour comprendre en profondeur les cultures et les civilisations différentes de la nôtre¹."

En Russie, en 2014, au moment des JO de Sotchi, il donne sa liste d'auteurs favoris du pays – et elle est longue : Krylov, Pouchkine, Gogol, Lermontov, Tourgueniev, Dostoïevski, Nekrassov, Tchernychevski, Tolstoï et Tchekhov. Un mois plus tôt, en France, il avait fait de même : Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, Saint-Simon, Fourier, Sartre, Montaigne, La Fontaine, Molière, Stendhal, Balzac, Hugo, Dumas père et fils, George Sand, Flaubert, Maupassant, Romain Rolland et Jules Verne. En Allemagne, il n'oublie pas non plus d'énumérer ses lectures : Goethe, Schiller, Heine, Leibniz, Kant, Hegel, Feuerbach, Heidegger et Marcuse (*sic*). Pauvre Mexique dont le numéro un chinois se contente de citer Octavio Paz.

En octobre 2014, dans un discours cette fois à destination interne – et qui certes porte sur les arts et les lettres –, il bat tous les records en mentionnant 114 écrivains, peintres, calligraphes, philosophes,

1. Discours sur les relations sino-américaines prononcé à Seattle par Xi Jinping, 24 septembre 2015, <http://english.cri.cn/12394/2015/09/24/3746s897214.htm>

musiciens, danseurs, chorégraphes, sculpteurs, dramaturges, chinois et étrangers ! Coquetterie ou vanité, son érudition ira jusqu'à l'épopée de Gilgamesh, récit mythique de la Mésopotamie, et aux Veda, textes sacrés de l'Inde ancienne...

Lorsque je l'ai interrogé sur cette fièvre de lecture chez son président, l'écrivain dissident Murong Xuecun a ironisé. « Mes amis ont concocté une liste de tous les livres qu'il aurait lus. Elle est impressionnante. Il est sans doute le dirigeant chinois qui a le plus lu depuis la naissance de la Chine. En vérité, a-t-il le temps de lire ? Je n'y crois pas. En Chine, c'en est même devenu une blague. Un de mes amis m'a raconté que juste après sa visite en Russie, pendant laquelle il avait dit qu'il adorait lire Dostoïevski, Xi avait également cité deux écrivains chinois qui doivent leur notoriété à Internet. L'un est un auteur nationaliste, Zhou Xiaoping. « Comment quelqu'un qui adore lire Dostoïevski peut-il aimer Zhou Xiaoping », m'a demandé cet ami ? Cela n'a ni queue ni tête. Donc je ne crois pas que Xi Jinping ait lu tous les livres qu'il évoque¹. » Un vidéaste s'est amusé à monter tous les passages de ces citations et en a fait une vidéo parodique. Elle a vite été censurée en Chine, comme toutes les satires touchant directement à la personne du dirigeant.

Mais qu'il soit ou non un fin lettré, Xi Jinping se trouve face à un défi de taille : maintenir au pouvoir

1. Conversation avec l'auteur à l'occasion du Monde Festival le 27 septembre 2015, http://abonnes.lemonde.fr/festival/video/2015/10/20/murong-xuecun-je-n-ai-plus-peur-de-la-police-secrete-chinoise_4793380_4415198.html

le parti auquel son père avait adhéré et pour lequel il avait combattu comme guérillero dans le nord-ouest du pays; trouver un nouveau modèle économique plus respectueux de la santé des hommes et de l'environnement après trente ans d'une croissance fondée sur la main-d'œuvre bon marché et les exportations. Les "princes rouges", les descendants des premiers révolutionnaires, comme Xi Jinping, désormais aux commandes du pays, sont sommés de sauver l'héritage des pères. Si tout va bien, Xi présidera les cérémonies, sans nul doute grandioses, du centenaire du Parti communiste chinois en 2021.

Comment s'y prend-il? Comment conçoit-il son rôle? Quelles sont ses convictions alors que la Chine, officiellement marxiste, est devenue un pays ultracapitaliste, profondément inégalitaire et menacé par la corruption? C'est ce à quoi nous allons tenter de répondre tout au long de ce livre, nourri d'entretiens avec des intellectuels chinois ou occidentaux, mais plus encore de la fréquentation des textes théoriques de Xi qui restent les meilleurs indicateurs pour reconstituer sa formation intellectuelle et ses influences. De manière tout à fait significative, certains des textes les plus nationalistes, et les plus agressifs envers l'Occident, ne sont pas traduits en anglais par les services de la propagande.

Bien qu'il se soit érigé sur la scène internationale en janvier 2017 en protecteur du libre-échange au sommet de Davos face à un Donald Trump tenté par le protectionnisme, c'est un néo-autoritarisme qu'il met en place chez lui, appuyé sur un État fort. Xi profite de la faiblesse économique et idéologique des démocraties

occidentales pour faire avancer la deuxième puissance mondiale, en lui traçant une trajectoire entre références au maoïsme des années 1940 et 1950 et instrumentalisation de la culture traditionnelle millénaire. Il creuse son sillon au nom du “rêve chinois” – une référence appuyée au rival américain, que la Chine pourrait détrôner comme première puissance économique en 2030. Mais de quoi ce rêve est-il vraiment peuplé ? Tentons d’y voir plus clair dans cette nouvelle voie chinoise et mettons nos pas dans ceux de Pascal : “La Chine obscurcit, dites-vous, et je réponds : la Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver ; cherchez-la¹.”

1. Pascal, *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. “Bibliothèque de la Pléiade”, t. II, p. 819.